

Douze milles et une nuits et quelques poussières

Ténèbres (Off)

Noir

Le noir est complet.

Globes oculaires. Sphères parfaites dans leur orbite. Inutiles. Il te sembles que l'on peut voir au travers de ta boîte crânienne Comme si elle était traversée de part en part par deux trous béants, immenses, vertigineux. Sensation de chute. Comme toutes les fois. Celle-ci ne dérogera pas à la règle. C'est idiot, démesuré, injustifié mais tu n'y peut rien. C'est ainsi. La peur. Paralysante. Infinie. Tentaculaire. La peur viscérale. Tu la sens monter en vagues. D'abord un léger ressac au creux du nombril. Puis un grondement au loin, roulement de tambour, vibrato du moustique qui campe là juste devant ton oreille et que tu ne peux déloger malgré la main distraite qui le chasse. La lame glacée d'une vague te lèche les chevilles. Tu voudrais fuir, disparaître. Il est trop tard. La ceinture froide se resserre et monte dans un clapotis le long de tes cuisses puis, plus désagréable encore, recouvre tes hanches et atteins ta poitrine. Te coupe le souffle. Tu te concentres pour avaler du bout des lèvres une dernière bouffée d'oxygène. Dernière bouffée d'espoir, comme un condamné à mort. Avant de se laisser submerger. Car une fois qu'elle t'entraîne dans son rouleau tu n'es plus. Vide et creux comme une poupée de chiffon.

Secondes qui s'égrènent en éternité.

Puis un léger mouvement soulève ta poitrine. C'est à peine visible. Inspirer. Puis expirer longtemps. Inspirer. Tu es tout à fait réveillé à présent. Hébété. Tu gardes les paupières serrées jusqu'à te faire mal. Plusieurs minutes. Longtemps. La douleur te raccroche au monde, elle est le signe que tu es bien vivant. Puis les sensations reviennent. Tout se détend. Tes cuisses sont trempés de sueur au contact du drap. Ton bras droit fourmille. Ta vessie se tend. Tu redécouvre ton corps. Alors tu peux ouvrir les yeux. L'obscurité est épaisse, opaque, pesante. Matière presque palpable. Seule, filtre au travers des volets fermés la lumière jaune d'un réverbère. Tu tends la main droite comme pour saisir l'ombre. Tes doigts retombent lourdement sur le drap. Faute de voir tu te décides à écouter. Au loin le moteur d'une voiture ronfle, plus près une porte grince, encore plus près le robinet de la salle de bain bat la mesure d'un goutte à goutte régulier. Soudain, une ambulance tourne au coin de la rue toutes sirènes éteintes. La pièce s'illumine d'une lumière presque aveuglante. Rouge, blanc, rouge, blanc. Rouge. Blanc.

Le téléphone sonne sur la table de nuit à ta droite.

Tu dois te lever. Quelqu'un t'appelle, quelque part.

Tu balaye ton visage du plat de ta main.

Seul l'oubli te permet de sortir cette fois encore de son emprise.

Il le faut.

Tu es le gardien.

Lucidité (On)

À présent tout semble si simple

À présent il fait jour

À présent elle te laisse un instant de répit.

Tu te places face à la table. Les deux pieds parallèles au plancher. Bien au fond du fauteuil et le dos droit. Tu t'amuses à modifier la cambrure de tes reins. Puissant chef d'orchestre de toute cette architecture élastique. Tu regarde fixement le dos de tes deux mains dont la paume est posée bien à plat sur le cuir grainé du sous main. Tes doigts sont relâchés parfaitement immobiles. Le relief n'est pas uniforme. Par endroit la peau fine touche le cuir. A d'autre le galbe de ta paume sépare ta peau de quelques millimètres de la surface.

Tu ne te souviens plus de la lourdeur de ce bras qui déplie sans effort la main ouvrage d'orfèvre - pourtant l'instant d'avant mécanisme rouillé- vers la table devant toi. Maître de ton corps. Tu glisses tes doigts le long du bois lisse. Bien à plat. Savoure cette sensation. Comme si c'était la première fois.

Tu as oublié les saccades, les crampes, les efforts, les échecs.

Douce schizophrénie. Amère amnésie. Dans lesquelles tu te glisses avec volupté.

A quoi bon écrire? Cela n'a pas de sens. Laisser une trace? Toi même tu cherches avec avidité l'oubli... Ce n'est qu'un mauvais rêve. Tu vas te réveiller. Dans une heure, demain, peut-être plus tard. Tu dois être patient. Il ne s'est jamais rien passé.

Écrire comme une échappatoire. C'est un peu comme se débarrasser de l'eau. L'eau qui gonfle la peau, gonfle le cerveau, parfois déborde dans les yeux en larmes salées. Emplit la bouche. Écrire ce qui ne peut être dit.

L'eau s'infiltra. Inexorablement. La source est inépuisable. Tu es le spectateur impuissant de ce naufrage. Alors, plutôt que de rester les bras ballants tu essaie de faire couler un peu de cette eau dans l'encre du stylo serré entre ton pouce et ton index.

Diminuer la surpression.

Alors tu écris...

Nuits Blanches

« *Amor fati*,

Aime ton destin, vis avec »

Friedrich Nietzsche

Déchoquage

Minuit.

Ça commence par le silence, les regards se croisent, dernière répétition des trop rares informations que le SAMU a pu nous donner :

- C'est un AVP, PL contre VL choc frontal à haute cinétique non ceinturé

Langage codé, informel, comme quand on jouait enfants, pour faire semblant. Les mots sont propres nets concis et ne laissent présager de la scène qui va suivre.

- Ils sont là!

Un corps disloqué, sanglé dans son sarcophage de plastique, couvert de sang et de traces de bitume. Ses vêtements, derniers vestiges de son humanité, ont été déchirés si ce n'est par la violence du choc par les ciseaux de l'urgentiste.

- Glasgow 13, tension artérielle 86 sur 38, pouls à 137, hemocue à 6, Noradrénaline à 4

En guise de présentation une série de chiffres, chiffres divinatoires : c'est mal barré.

Puis en aparté, murmuré tout bas (on joue encore comme des enfants ?)

- La passagère est morte sur le coup on a rien pu faire

Image de tôle froissé, voiture qui ralentissent sur l'autoroute pour se délecter de la violence ordinaire dans l'hermétisme rassurant de l'habitacle « tu as vu c'est eux et pas nous ... », La nausée que l'on ravale bien vite. Euthanasie des sentiments, le moment est à l'action, pas le temps de râvasser.

- Bonjour monsieur, comment vous sentez vous?

A l'instant où ces mots passent mes lèvres je réalise à quel point ma question est idiote, inappropriée... Mais tant pis, continuons comme si on jouait à faire semblant.

- J'ai mal partout, je ne sens plus mes jambes... Et ma femme comment va t'elle ?

M'affairer à l'examiner, à le palper, me permet d'éviter de lui répondre ni même de croiser son regard l'espace de quelques secondes.

- Ma femme... ? «

Comme si je n'avais pas entendu... Un reproche muet monte en moi : mais enfin soyez raisonnable, regardez-vous ! Ne voyez vous pas que ce n'est ni le lieu ni le moment de parler de ça. Laissez moi du temps. Je reviendrais tout à l'heure, demain dans votre chambre quand ça ira mieux et nous aurons alors tout loisir de s'indigner sur l'injustice de la vie autour d'un bon café.

- Ma femme ... ?

L'inquiétude grandi dans ses yeux. Le bougre il va bien falloir que je lui réponde...

Débat rapide avec moi même :

Frontal ? : « Elle n'a pas survécu » Trop brutal et puis il va falloir gérer ses cris et ses sanglots en plus de tout

Elucidation ? : « Je vous expliquerai plus tard » Trop mystérieux il va se douter que je lui cache quelque chose

Mensonge ? : « Elle va bien » Non ! Inenvisageable

Mensonge par omission ? : « Je n'ai pas plus de nouvelle mais dès que possible j'en prendrai et vous en informerai » Ca y'est voilà la bonne formule...

« Elle est morte », ces trois mots fusent par-dessus mon épaule. C'est l'infirmière, affairée à retirer les lambeaux de vêtements, probablement agacée par mon silence. Sur le coup je ne lui en veut même pas : elle m'évite une réponse.

Les larmes coulent doucement le long de ses joues. Pas un cri, pas un sanglot comme je le redoutais. Il est bien trop faible à présent, livide, presque transparent.

- Je suis désolée monsieur , phrase inutile, vide de sens (à quoi bon s'excuser d'une mort dont on est totalement étranger?), mais qui a l'avantage de combler le silence devenu trop pesant.

Je prends le temps d'accrocher son regard, instant suspendu : je suis là avec toi, tu peux compter sur moi .

- On va vous endormir monsieur, votre état l'exige...

- Je vais mourir moi aussi ?

Sourire que je veux rassurant,

- On se retrouve à votre réveil

Encore un mensonge, promesse que je sais d'avance que je ne peux tenir.

Puis vient l'amnésie réconfortante, l'hypnose, les traits se détendent.

La suite s'étire sur le restant de la nuit. Lumière blafarde des néons qui filtre au travers des tubulures rouges du sang que l'on déverse par litre entier dans ce corps de plus en plus évanescents.

La danse est bien connue, répétée des dizaines de fois. Etat des lieux au scanner : fracture, commotion, hémorragie interne, blush (tiens curieux ce mot qui évoque le rouge aux joues alors que lui est si pâle...). Course contre la montre au bloc.

Passage de relais.

On s'accorde enfin une pause autour de la machine à café. Cernes, la fatigue est palpable dans l'élocution. On plaisante pour ne plus y penser. A t'on fait du mieux qu'on a pu ?

Sonnerie du téléphone de garde trop forte, trop tôt :

- On a pas pu contrôler l'hémorragie, c'est allé très vite, il est mort

La scène se termine comme elle a commencée: dans le silence. Je regarde mes mains, elles sont maculées de sang. Je ne peux m'empêcher de lui en vouloir un peu de m'avoir fait mentir.

Verdict

Je m'appelle G.. et je n'y suis pour rien. Voilà ma ligne de défense. Au fond, peu importe comment je m'appelle, je suis reconnaissable parmi des milliers. Moi ou un autre, cette histoire a un goût de déjà vu, un goût d'universel. Est ce que mon nom, mon héritage a joué un rôle insidieux depuis le jour de ma naissance. Qu'on se le dise : personne ne pourra jamais répondre à cette question. J'étais peut être là au mauvais moment au mauvais endroit, tel le chiffre un, fier équilibriste sur le fil de sa fraction, tentant d'échapper à sa vertigineuse décimale. Infime, la chance (ou peut être devrais je dire le risque) était infime et pourtant quand nous sommes entrés en collision tous les deux il m'a fait l'impression d'un poids lourd lancé à pleine vitesse.

Laissez moi vous raconter la scène:

Je sors de garde.

Ambiance feutrée d'un bureau de consultation par une fin d'après midi d'automne. Nous sommes à l'hôpital, peu importe lequel, ils se ressemblent tous. Les bruits sont assourdis, comme dans un rêve. Je distingue quelques pas dans le couloir, une conversation au loin. Un chaud soleil filtre à travers les stores de la salle d'attente. Ma fatigue de la nuit rajoute encore à la torpeur de cet instant.

Je l'ignore encore mais celui qui deviendra mon « docteur des origamis » m'invite à le suivre dans le box où il consulte. Je le précède et ne peut m'empêcher d'avoir un petit mouvement de recul en rentrant dans la pièce. Box : boîte, cela porte bien son nom. Tout ici est froid et impersonnel: du bureau aux murs vides et peints d'une couleur beige indéfinissable. Puis je me laisse apprivoiser par la familiarité des lieux. Combien de journée ai je passées dans un box semblable de l'autre côté de l'écran de l'ordinateur ?

Il ne peut rien m'arriver, je suis jeune, jeune maman, jeune médecin, saine de corps et d'esprit, Il ne va rien se passer, rien du tout ! Tout au plus ce docteur va m'annoncer que tout cela c'est dans ma tête, que je suis surmenée, qu'il faut que je lève le pied. Je vais rentrer, oublier tout ça sous une douche brûlante, dormir quelques heures et nous fêterons ce non diagnostic ce soir devant une bonne bière.

Rassurée, je m'assois sur un siège bien décidée à ne pas m'attarder : Merci et encore désolée de vous avoir fait perdre votre temps !

Mon docteur s'assoit face à moi. Je découvre son visage que j'avais aperçu de loin dans la salle d'attente : de la douceur s'échappe de ses traits, les yeux limpides le front haut caché par une mèche de cheveux. Le style un peu suranné du type qui passe plus de temps au boulot qu'à faire les boutiques. Tout chez lui respire

l'honnêteté. Quoi qu'il me dise, j'ai confiance en lui, je ressens ce fil tenu entre nous deux dès le premier instant.

«- Qu'est ce qui vous amène ?

- Ma main gauche tremble depuis quelques mois et cela m'inquiète

Regard entendu sur ma main laquelle se met comme fait exprès à trembler de plus belle.

- Mon grand père souffrait de tremblement essentiel, ça ne peut être que ça !

Il regarde sur l'écran de son ordinateur l'IRM cérébrale que j'ai réalisée quelques jours auparavant. Scène paranormale ou des tranches de mon cerveau défilent devant ses yeux.

- Votre IRM est strictement normale

L'entretien commence à prendre une tournure convenable....

Puis,

- Je pense que vous souffrez d'une maladie de Parkinson

L'a t'il dit comme ça ou sous une autre forme ? Impossible de m'en souvenir

Image d'accident de la route, de tôle broyée, de sang et de sueur mêlées.

Rembobinons la pellicule, cette scène n'a pas pu avoir lieu, nous la rejouerons plus tard, une autre fois , disons dans vingt ou trente ans une fois que ma vie sera en partie derrière moi, une fois que mes enfants auront grandi. C'est juré, je ne me défilera pas, je serais au rendez vous, je me montrerai courageuse. Mais pas là, pas aujourd'hui, je ne suis pas d'humeur, je ne suis pas courageuse, je n'ai pas envie....

Que s'est il passé ensuite ? Comment l'entretien s'est terminé ? Il ne m'en reste que de vague bribes... Mon docteur m'a fait monter dans son bureau pour me distiller quelques phrases de réconfort

- Vous avez un entourage ?

Trop d'entourage.... Comment leur dire ?

Le verdict est tombé. Pas de procès, les dés ont du être pipés. Le risque infinitésimal est pour moi ? Moi qui n'ai jamais gagné un seul centime aux jeux d'argent, me voilà défiant allègrement la statistique.

Première peine : il faut sortir, retrouver la vie et mes semblables. Suis je rentrée chez moi à pied ou en bus ? Je ne m'en souviens pas.

Puis c'est le silence de mon appartement. Me voilà seule face à moi même.

Pas tout à fait seule... Elle est là, elle s'est invitée.

-Bonjour, quel est votre petit nom ? Asseyez vous et installez vous confortablement. Vous boirez bien une tasse de thé ?

- Pas d'inquiétude, nous avons tout le temps devant nous pour faire plus ample connaissance...

Plus jamais seule...

Le plus dur reste à faire : sonner l'alerte à tous mes proches, bouleverser le cours de leur vie comme le mien vient de l'être.

J'enchaîne les appels, tant qu'à passer un moment difficile autant tout régler aujourd'hui. Le silence au bout du fil après l'annonce, une demi-seconde, à peine perceptible. Puis les paroles, paroles maladroites parfois, paroles qui apaisent.

- C'est terriblement injuste

Oui c'est ça ! La justice a failli. Le verdict est tombé : terriblement injuste...

Tu t'es vu quand t'as bu ?

- Buvez-vous de l'alcool ?
- Comme tout le monde ...

Je relève les yeux de mon écran d'ordinateur pour contempler l'homme assis de l'autre côté du bureau. Il a les yeux baissés, les épaules basses. Je le sens usé par la vie, fatigué d'être lui et de n'être que lui. Visage buriné, traits tirés, hygiène plus qu'approximative. Il sent l'alcool à plein nez, odeur de la honte. Judas des temps modernes, il sait qu'il a trahi la confiance accordée par ses pairs.

Je lis entre les lignes. On ne me la fait plus : « comme tout le monde » est le lâche aveu d'un alcoolisme inavouable que l'on traîne comme un boulet au pied. Je décide de lui épargner de préciser. A quoi bon ? Alcoolisme mondain, solitaire, puissant anxiolytique suite à un décès, une séparation.... Toutes ces histoires maintes et maintes fois entendues se ressemblent.

Je note dans ma consultation « OH chronique », comprenez catégorie pilier de comptoir, cause perdue par avance. Cet euphémisme pourtant je me le permets autant pour lui que pour moi. J'ai pour habitude de tourner l'écran de l'ordinateur pour que mes patients puissent lire ce que j'écris. Entre nous pas de secret, je te montre que tu peux me faire confiance, c'est donnant donnant. Pourtant sa honte me contamine. OH : deux lettres neutres et concises : il y a une chance pour qu'il ne les comprenne pas si ses yeux se posent sur l'écran. Au fond qui est le plus lâche de nous deux ?

- Vous êtes donc inscrit sur liste de greffe hépatique. Voilà comment ça va se passer :

A partir d'aujourd'hui vous ne quittez plus votre téléphone, c'est votre ombre, le prolongement de vous même, votre meilleur ami, votre vie en dépend. Un jour ou une nuit, bientôt, plus tard, peut être jamais, la sonnerie salvatrice. Il vous faut venir là, maintenant, manu militari, en abandonnant femme et enfant et remettre votre vie entre nos mains.

A l'arrivée, check up complet, on vous examine on analyse vos humeurs : êtes vous l'élu ce jour J ? Montrez vous patte blanche ? Avez vous eu une vie saine et exemplaire durant ces quelques mois ?

Une fois franchie l'ultime épreuve vous voilà tout près du saint Graal. La société est charitable, aujourd'hui elle a décidé de vous offrir une nouvelle vie, une seconde chance. Soyez reconnaissant, cette dette va vous suivre tout au long de votre vie.

Direction le bloc opératoire, étape probablement la plus facile pour vous. Passivité de l'hypnose pendant qu'une scène cruciale se joue autour de vous. L'organe

indésirable (pourtant votre compagnon de route depuis des années) que l'on arrache de votre ventre parfois au prix de litres de sang pour le balancer sans égard dans une froide bassine d'inox ou il produira un son mat avant de disparaître à l'intérieur d'un sac poubelle. Le corps en équilibre fragile durant le court instant où il est privé des fonctions vitales les plus essentielles. Enfin, le nouvel organe tant attendu et désiré que le chirurgien saisit avec prudence, presque avec tendresse, comme un nouveau-né. Les immunosuppresseurs que l'on fait couler dans vos veines et qui vont désormais rythmer votre quotidien pour que votre corps aille en paix avec son nouvel allié. Et puis la magie qui opère, l'apothéose, le bouquet final : l'Organe d'apparence mort revient à la vie, vire d'un bleu profond à un pourpre triomphant et de la froideur du cadavre à la chaleur humaine.

Voilà qui est fait. Pourtant rien n'est terminé, c'est là que tout commence. Le réveil en réanimation couvert de sondes et cathéters en tout genre. Combien de temps s'est t'il passé ? Une heure ? Un jour ? Une semaine ? Black out complet. Au mieux, si vous êtes chanceux, l'inconfort des soins, l'absence de sommeil, la soif, la perte de votre intimité pendant quelques jours de réanimation. Au pire, des mois de réanimation de complications en complication : hémorragie, infection, rejet, décès.

- Vous avez des questions ?

Voilà ce qu'on m'a appris à expliquer en l'espace d'une dizaine de minutes en des termes à peine plus édulcorés.

- Non je ne crois pas...

Commotion cérébrale, victoire par KO, le programme énoncé n'appelle, de fait, aucune question.

- Très bien, au revoir Monsieur et bonne fin de journée

J'apprendrai quelques mois plus tard qu'il s'est présenté à la greffe alcoolisé.

Game over, passez votre tour et revenez la prochaine fois...

Quel idiot il a grillé sa chance de sauver sa peau. Et pourtant, que celui qui n'a jamais bu un verre pour se donner du courage lui jette la première pierre.

La haine

Elle est là, tapie dans l'ombre. Elle m'observe de ses 2 petits yeux vicieux.

Impossible de m'en débarrasser, il faut que nous apprenions à cohabiter.

Elle guette, elle attend que je baisse ma garde, elle sait exactement quand la fatigue et la lassitude me gagnent.

La vie reprend ses droits, les fêtes de Noël arrivent à grand pas.

Le déni n'a pas duré longtemps, les signes de sa présence sont là sur moi au quotidien, impossible de les oublier. La colère, quant à elle n'est pas prête à lever le camp. Pyromane du conflit dont je suis le champ de bataille.

Premier affront : La trahison

Mon cerveau m'a trahi. Mon vieil ami, sans qui je n'existerai pas, nous avons grandi ensemble, apprit à marcher d'abord à quatre pattes puis debout fièrement, appris à tomber, se relever encore et toujours, découvert le langage, la musicalité des mots, puis la lecture. Je t'ai trainé avec moi sur les bancs de l'école, ensuite de l'université. Je ne t'ai pas épargné mais tu as toujours répondu présent.

Et puis, sournoisement, sans prévenir, la trahison brutale inattendue. Je t'en veux amèrement de m'avoir laissé tomber de la sorte. Dans quel camp te places-tu ?

Pourtant ce n'est sûrement pas de ta faute, pas plus que ce n'est de la mienne.

Notre intérêt est commun, enterrons la hache de guerre.

Pourparlers : La jalousie

Une morsure à vif. Pourquoi moi ? Pourquoi pas lui ? Sa vie vaut assurément moins que la mienne.... Comme l'archange Michel à la pesée des âmes : Qui est le meilleur de nous deux mon frère ?... Une vieille rengaine tourne dans ma tête : « J'ai comme envie de sang sur les murs, comme envie d'accident de voiture, comme envie de n'importe quoi, comme envie de crever ton chat, comme envie de tout casser chez toi »

Et puis à quoi bon ? La jalousie ne mène à rien, n'apaise rien, se satisfait d'elle-même.

Sommation : La honte

Honte de moi-même, de cette carcasse je traîne. Le regard un peu trop insistant d'un enfant, l'aide déplacée d'un passant, la gentillesse de mes patients :

- Vous avez mal au dos ? On dirait que vous êtes bloquée ?

La honte d'être dans un lieu public et de devoir se montrer affaiblie, différente...

La honte est sournoise, elle vous ronge de l'intérieur, elle est la meilleure alliée de l'ennemi.

Ouverture des hostilités : La peur

C'est de loin son lieutenant le plus féroce. La peur vous saisit alors que vous ne vous y attendez pas. Vertigineuse, sans fond, paralysante.

Peur de ne pas y arriver, peur de décevoir, d'être jugée, jaugée, peur d'avoir peur.

Elle est alors libre de vous malmener comme sa marionnette, vulgaire poupée de chiffon, les deux poignets menottés.

La guerre est déclarée, je le sais. C'est mon docteur des origamis qui mène l'assaut. Nous avons rendez-vous régulièrement pour décider du plan d'attaque.

La dopamine est une arme puissante. La tenir dans mes mains me fait très peur au début. Je suis effrayée à l'idée de commencer, de dégouiller la grenade. Ensuite ce n'est que le commencement du compte à rebours. Rythme aliénant des prises que mon docteur me rapproche régulièrement. Impression de drogué : il me faut ma dose. Je me débats, mais rien n'y fait, l'étau se resserre. Que se passera-t-il ensuite quand Elle s'apercevra que cette grenade n'est que de pacotille? L'explosion provoque un bruit assourdissant mais n'occasionne aucun dégât aux lignes adverses.

Le courage, voilà tout ce qui me reste de tangible au fond. La seule arme sur laquelle je puisse compter, je l'ai en moi.

- Tu connais l'histoire du mec qui tombe du haut d'un immeuble :

- Jusqu'ici tout va bien...

L'oiseau de feu

Vingt-quatre décembre. La neige tombe à gros flocon sous le halo des réverbères et recouvre le parking de l'hôpital d'une ouate silencieuse.

Un couple arrive devant la porte de la maternité. Ce qui les lie, leurs souvenirs, leur histoire, cela n'appartient qu'à eux. Ils s'apprêtent à rentrer dans ce lieu et en ressortiront différents à tout jamais : l'instant est solennel.

Le visage de la femme est crispée, celui de l'homme à peine plus détendu.

Ils sonnent à l'interphone un peu empotés: comment s'annonce t'on quand on vient donner la vie?

Le claquement de la serrure et la porte s'ouvre. Une sage femme s'affaire autour d'eux.

Elle les installe dans un box (toujours cette satanée boîte) d'accouchement. Sourire rapide de connivence entre les deux protagonistes: ça y' est on y est pour de bon!

Check liste rapide:

- Le sac est bien là ? A t'on pensé à fermer la porte en partant ? A nourrir le chat ? La routine du quotidien revêt une saveur rassurante.

Puis vient la douleur, la vraie, celle que nos grand mères nous ont chuchotée à l'oreille. Comme une vague, elle broie les corps dans son rouleau, descend puis se retire. Les instants de répit sont de plus en plus court. Il faut garder le cap dans cette soudaine tempête, ne pas perdre la tête.

Le mousse est rapidement dépassé par les événements il court de droite à gauche, est gauche, empoté, il fait de son mieux, pourtant, pour faire bonne figure, pour prendre part à ce remue ménage qui lui est au fond totalement incompréhensible.

La sonnerie de mon téléphone retentit : trois heures du matin, je ne suis couchée que depuis une toute petite demi-heure.

Saleté de téléphone ! Je fais tomber la moitié de ma table de nuit pour arriver à éteindre la sonnerie stridente.

- Huuumm quoi?

- Pérnidurale au box 4

La sage femme au bout du fil a déjà raccroché.

Bonjour, s'il te plaît, merci, je voudrais... pas la force de m'énerver sur la forme...

Je me lève au radar, marque de l'oreiller au travers de la joue.

- Bonjour Madame je suis l'anesthésiste

Regard plein de gratitude, cette nuit j'ai le beau rôle je suis son phare dans la nuit, sa bouée de sauvetage.

Pas le temps de rouler des mécaniques mon lit m'attend.

- Allez hop le futur papa dehors, on s'assoit sur le lit et que ça saute

La péridurale est posée en dix minutes, mécanique huilée de ce geste répété des centaines de fois.

Ma patiente, soulagée, ferme les yeux de fatigue. Le père revient, heureux lui aussi de pouvoir jouir d'un instant d'accalmie.

Comme tout bon super héros je m'éclipse au plus vite, lasse de retrouver mon lit.

Je ne sais plus depuis combien de temps je me suis recouchée quand cette satanée sonnerie retentie de nouveau. Tiens, je n'ai même pas eu le courage d'éteindre la lumière avant de sombrer dans un demi sommeil.

- Forceps au box 4

Je ne m'attarde pas sur les formules de politesses: cette fois-ci c'est urgent.

Au box 4, c'est la révolution. Deux sages femmes, une auxiliaire puéricultrice, l'obstétricien et son interne, un infirmier anesthésiste s'agglutinent dans la pièce trop étroite : La crèche est au complet.

L'infirmier a déjà « renforcé » la péridurale. Me voilà donc presque inutile, l'âne du tableau. Je me faufile le long du mur, bien décidé à me faire discrète même si la scène est déjà bien éloignée de toute pudeur chrétienne.

Cliquetis du métal, éclat froid à même la peau, partie de bras de fer.

En quelques minutes qui paraissent une éternité l'enfant paraît. On sectionne le cordon, fin fil d'Ariane ... On le dépose délicatement sur le sein de sa mère. Tous les visages se tournent vers lui quand enfin viens le cri : vigoureux, puissant, primitif.

C'est à cet instant que le tableau, brutalement, se scinde en deux : ils sont trois, seuls au monde.

On est nez à nez, les yeux dans les yeux, quel est le plus étonné des deux ?

La magie reste intacte. Une larme coule sur ma joue que je dissimule bien vite derrière mon masque: les super-héros ne pleurent pas.

Univers

Ils sont là. Certains gravitent dans mon orbite, d'autres sont plus lointain mais leur éclat dans la nuit les rappelle à moi. Ce sont mes satellites, mon armée silencieuse. Ils n'ont rien demandé, n'ont pas eu le choix que d'être les dommages collatéraux de cette guerre invisible.

Je sens glisser dans mon dos leurs regards discrets, leurs interrogations silencieuses, leur inquiétude.

Partons gaiement à l'assaut, puisque c'est ainsi, puisqu'il le faut.

Nous essuierons bien quelques défaites, nous subiront quelques coups bas, mais nous fêterons dignement nos victoires, nous boirons plus que de raison, nous mangerons jusqu'à plus faim, nous danserons à nous faire tourner la tête.

Notre amour est une nébuleuse, massive, indestructible. Sa lueur, un guide quand il fait sombre. Rien ne peut la détruire.

Ensembles nous faisons force, soldats d'argile et de plomb.

Entre chien et loup

Le soleil du mois de juin daigne enfin montrer ses rayons.

Nuit blanche.

Je m'arrête pour le contempler sur le pas d'une chambre vitrée.

La nuit s'achève enfin, les cauchemars et les ombres sont loin, Cendrillon a remballé son carrosse, les vampires n'ont qu'à bien se tenir.

Mes yeux se portent sur le corps que l'on distingue à peine sous les amas de câbles, sondes, cathéters, pansements en tout genre. Rapide tour du lit. Je décrypte le langage muet du corps : jaune d'or dans la sonde urinaire, rouge tirant sur le rosée dans le redon, vert sombre de la bile dans la sonde gastrique, peau rosée ou bien zébrée de marbrures, musicalité de toute sa mécanique souterraine.

Au dessus de sa tête, le scope a cessé de hurler. Les oscillations bleutées et régulières sur l'écran présagent d'une mer calme.

Un sourire se dessine sur mes lèvres : je savoure notre victoire. On ne se connaît pas, les présentations n'ont pas été faites (la narcose ne fait pas de lui quelqu'un de très bavard) mais nous avons formé une bonne équipe.

Ré-animation, ré-animer, re donner vie. Mes patients de cette nuit sont des morts vivants, entre la vie et la mort ou entre la mort et la vie, question de point de vue.

Dans ma tête je fait le compte rapide de mes troupes : une seule perte à déplorer sur la nuit.

J'ai clos ses paupières, éteins le scope. Pénombre de la chambre ou l'infirmière s'affaire à lui redonner un peu de son humanité.

- Il faut que tu prévienne sa femme

La tonalité s'attarde, trop longue, on tarde à répondre. Le combiné est décroché. Silence au bout du fil. Je perçois tout juste le souffle ténu d'une respiration encore imprégnée de sommeil.

- Bonjour je suis le médecin de garde en réanimation.

Crispation palpable: elle a compris que je n'appelais pas pour lui annoncer des bonnes nouvelles...

-Excusez moi de vous réveiller à cette heure tardive, vous êtes bien la femme de monsieur S...?

- Oui

- Vous êtes venue le voir hier, mon collègue a du vous expliquer que son état était très grave.

Gagner quelques secondes, quelques bouffées d'air avant de plonger. Puis d'une traite sans reprendre mon souffle:

- Il est décédé

Ouf, ça y' est, c'est dit.

- On a fait tout ce qu'on a pu, il n'a pas souffert.

Besoin illusoire d'instiller un peu de douceur dans la violence des paroles prononcées.

- Vous pouvez venir quand vous voulez, on vous expliquera la suite

J'attends qu'elle raccroche, de nouveau le bruit mat du combiné au bout du fil.

Soulagement du devoir accompli. Je regarde le téléphone que j'ai consciencieusement reposé sur le bureau devant moi. Je réalise alors seulement que je ne connais ni son nom ni son visage. A peine le timbre de sa voix entrecoupant mon laborieux monologue...

L'arrivée de mon premier collègue me tire de mes pensées, présence réconfortante.

- Comment s'est passée ta garde?

Je lui réponds à peine, nous nous comprenons à demi mots.

Commence alors la passation de relais. Pendant presque une heure, nous nous racontons des histoires, celles de nos patients. Série de chiffres, sur lesquels je concentre mon esprit embrumé par l'absence de sommeil, qui dressent le rapport quantifiable du travail de la nuit

Enfin le café brûlant, petit déjeuner gargantuesque. Fous rires. On refait le monde. L'entente est tacite. J'oublie la fatigue qui étire mes traits en compagnie de mes maîtres, mes compagnons de route, mes élèves.

Je jette un œil par la fenêtre, le soleil est déjà haut dans le ciel :

Midi. Il est temps de laisser mon tour de garde.

Amour

Passer ma main dans tes cheveux
Caresser l'arrondi de ta joue
Planter mon regard dans le tien
Contempler ton visage
Écouter d'une oreille distraite
Crier à en perdre la voix
Chanter à toute occasion
Jouer à se faire peur
Faire semblant
Être mauvais perdant
Lire et perdre le fil du temps
Tourner la page
Raconter des histoires
Donner sa langue au chat
Se contredire
Bouder
Pardonner
Réparer ses erreurs
Changer de cap
Arriver en retard
Remettre à plus tard
Lancer des plans sur la comète
Changer d'avis
Essayer puis rater
Recommencer
Partir en vacances
Afronter les vagues de l'océan
Contempler l'horizon
Se moquer de toi, de lui, de moi
Se disputer
Se réconcilier
Aller nulle part
Rêver l'impossible
Courir à en perdre haleine
Refaire le monde
Savourer le silence
S'ennuyer
Te serrer dans mes bras

Écouter ton rire
Rire encore et toujours

Vivre envers et contre tout

Innocence

Dis maman pourquoi tu trembles ?

Comme le champ de blé, quand l'orage arrive, frémit,
Et salue les nuages lorsque le ciel blêmit.

Comme la belle ondine coiffant ses longs cheveux d'or,
Le long de la rivière où est caché son trésor,
Contemplant longuement son reflet tremblant,
Dans le tumultueux miroir du courant.

Pour que le grand méchant loup, l'ogre, et le dragon,
Se félicitent, se réjouissent ensembles gaiement,
Que je tremble de peur pour de vrai pour de bon,
Et tombent bêtement dans le piège que je leur tends.

Pour que mes rides, lorsque je serais vieille,
Que le temps chantera ta beauté sans pareille,
Quand tu seras grande, auprès de ton prince charmant,
Ne soient pas laides, strictes, droites et sévères,
Mais ondulées et chatoyantes à leur manière,
Tel le frisson de l'eau caressé par le vent.

Dis maman pourquoi tu vas doucement ?

Rappelle toi que dame tortue va sagement
Lorsqu'elle est face à messire le lièvre insolent.

Parce que le temps vois-tu file, rapide comme le vent,

On ne peut pas le saisir, pas totalement,
Et moi je suis aussi rusée qu'Alice face au lapin blanc.

Parce que je suis comme l'escargot,

Qui porte le monde sur son dos,

Et prend le temps de savourer,

Chaque infime goutte de l'ondée.

Ulysse lui est bien moins futé,

De s'éloigner de son foyer

Pour prendre le temps, tout simplement, tendrement,

Le temps de t'écouter de de te voir grandir ...

Parce que l'amour, les caresses et les milles baisers,

Que je prendrai doucement le temps de t'offrir,

Cela demande de réfléchir, de s'appliquer,

De s'apprivoiser, de laisser le temps au temps.

Dis maman pourquoi on te regarde dans la rue ?

Parce que les passants, ne l'oublie pas, sont jaloux.

Jaloux de ta beauté, de ton beau regard doux,

Jaloux de notre amour qui est plus fort que tout.

Ils ne savent pas comment on fait pour s'aimer vraiment

Alors ils nous regardent attentivement,

Et nous rions dans notre barbe tout doucement :

Ceci est notre secret,

Vous ne le connaitrez jamais.

Dis maman pourquoi tu prends des médicaments ?

Quand j'étais tout juste nouveau née,
Mes parents me voyant unique,
Convoquèrent une bonne fée un peu fêlée,
Qui me fit don d'un pouvoir magique :
Celui de devenir immobile,
Comme la statue taillée dans la pierre,
Semblable au lion chassant sa proie,
La belle gazelle, douce et fragile.
Alors loup, ogre et dragon trop fiers
C'est certain, ne me verraien pas.

Pour le moment, je leur cache mon pouvoir,
En prenant ces pilules du matin jusqu'au soir.
Parce qu'au fond je les aime bien tous les trois :
Sans eux les petits cochons n'existeraient pas.

Dis maman pourquoi on est différent ?

Faire comme tout le monde c'est tellement barbant
Toi clochette, moi Peter Pan
Nous irons au pays imaginaire
Et dompterons l'étrange bestiaire
Des monstres fantômes et cauchemars
Nous rattraperons sans faute notre retard
Parce que tous les autres, cela va de soi
N'étaient pas assez forts pour affronter tout ça.